

Rosalie Reims

Pauline Buzy

Le I tombe et vient se lover dans le E.

Le E est retenu au fond de la gorge, gardé comme un secret.

C'est ce qu'avait voulu Isabelle Reims pour sa fille : un prénom qui se retient, qui ne serait pas brutalement lâché un début d'une phrase, mais qui l'achèverait en douceur, avec beaucoup de retenue : Rosalie. La rose et la lie, comme la chute d'un pétale dans le silence.

Maurice consent, approuve le prénom d'un battement de paupière. Il porte dans ses bras un bébé de sexe féminin et il n'y comprend rien. Comment en abordant les formes mystérieuses et rondes d'Isabelle a-t-il pu participer à la conception d'une autre jeune femme ? Il ne sait pas.

Isabelle dit « je suis fatiguée » et s'endort, la chevelure noire éparpillée sur l'oreiller blanc de la clinique. Maurice reste avec Rosalie sur les bras. Il vient d'avoir vingt ans, ses copains se sont moqués de lui à l'imprimerie, lorsqu'il a dû partir précipitamment parce qu'Isabelle venait de perdre les eaux à la chocolaterie.

Il a pensé « Elle a perdu les O. », il visualisait très bien la chocolaterie dans ses O. Il s'est dit

qu'elle allait se faire virer, quand même ! les O
du chocolat, c'est important, sinon ça fait
chclat, c'est imprononçable !

Et puis voilà : Rosalie en trois heures et douze
minutes, « du beau travail » a dit la sage-
femme, « vous avez bien de la chance. ».

Maurice réfléchit : les formes rondes d'Isabelle,
le travail et la chance. Il se décide enfin à
sourire, sans savoir s'il a raison. La nuit tombe
dans la clinique des Alouettes, seule la petite
veilleuse au-dessus du lit est allumée. Il lui
semble entendre une musique, la plus belle
musique du monde vient d'envahir la pièce.

12 février 1974 – 19h17 – Il pleut.

Isabelle est morte. C'est un peu étrange, personne ne l'avait prévu, c'est venu tout à coup. On n'y peut rien. Nous n'évoquerons pas ses lèvres pincées, sa désagréable habitude de faire claquer ses talons hauts sur le parquet, rien concernant ses fines oreilles toujours prêtées aux commérages, rien concernant le rouge trop rouge de son vernis à ongles. Nous ne dirons pas de mal de la maman de Rosalie puisqu'elle vient de mourir.

Maurice pense « Passer l'arme à gauche » et il visualise « Passée l'arme à gauche », il ne pleure que d'un œil, l'autre est rivé sur Rosalie.

*25 juillet 1975 – 11h10 – Cimetière du nord –
Rosalie écrase des petites fleurs violettes sur la
tombe d'un certain Gérard Flutiaux.*

La chocolaterie qui employait Isabelle a fait livrer une couronne de fleurs. A l'imprimerie, les collègues avaient fait une collecte. Il n'est pas dit que l'agent puisse tout acheter, mais il faut bien essayer un minimum. Maurice découvre un nouveau monde, fait de micro-contraintes et de beaucoup de fatigue. Tout ce qui se séparait en deux ne doit plus faire qu'un : la cuisine et la vaisselle, le lavage et le repassage, l'aspirateur et le vinaigre, le rangement et la poussière.

Il faut désormais apprendre à parler : avec la directrice de la crèche, la gardienne de l'immeuble, la boulangère... il y a tellement de gens soudain qui veulent lui parler et dont il n'avait jamais soupçonné l'existence. Même aux gens de la chocolaterie, il ne leur avait jamais parlé. Soudain, tout le monde est là.

Tout le monde, ça fait beaucoup de personnes d'un coup. Un coup de camion dans les formes rondes d'Isabelle, sur un passage piéton, ça fait tout à coup un grand vide et malgré tout ce monde, personne pour combler le vide.

Le mot : lâche.

Les freins ont lâché, le cœur a lâché. Isabelle a lâché la palette de 24 œufs qu'elle tenait dans ses mains. Et Maurice doit tenir. Quand même, il pense « belle omelette », mais il ne rit pas.

Les gars de l'imprimerie lui demandent ce qu'il compte faire. Ils s'inquiètent de savoir si les grands parents vont prendre la petite. Maurice ne comprend pas de quoi il est question. La vie sans Rosalie n'existe plus.

N'existent plus d'ailleurs les soirées au café, les dîners à l'extérieur, les concerts de rock au Hangar.

1^{er} août 1975 – 19h12 – Fin d'une époque.

Rosalie a sept ans et sept mois. Elle est allée chercher une chaise blanche dans la cuisine, l'a traînée jusqu'à la salle de bain afin d'atteindre le miroir suspendu au-dessus du lavabo. Elle se regarde longuement. Il y a quelque chose d'anormal : son sourcil droit est légèrement plus haut que son sourcil gauche. A bien y regarder : son œil gauche est légèrement plus petit que le droit. Tout le reste suit ainsi le cheminement : une voussure plus prononcée de l'épaule gauche, les doigts imperceptiblement plus courts, le genou subtilement plus fléchi.

C'est assez anodin pour qui la regarderait rapidement. Pour Rosalie, c'est une révélation fracassante : le côté gauche est celui de sa maman. Si elle était encore vivante, son corps serait parfaitement symétrique, en harmonie parfaite avec la normalité. Elle serait même capable de dessiner avec la main gauche aussi facilement qu'avec la main droite.

Lorsqu'elle était plus petite, elle s'en souvient fort bien, elle croyait qu'il existait un autre pays, juste à côté du sien, dans lequel toutes les mamans vivaient. On passait une partie de sa vie au pays des papas et la suivante au pays des

mamans. Sauf que. Ses amies avaient aussi des mamans.

Où que vous posiez les yeux, partout, n'importe où, le monde se divise en deux : le jour et la nuit, les hommes et les femmes, le blanc et le noir, le chaud et le froid, les couches tôt et les lèves tard, les chanceux et les poisseux, les tristes et les gais. Où que vous alliez, deux opposés se font face. Rosalie ensuite s'est fait une raison : jamais elle ne voyait cette mère censée faire face à Maurice, à moins qu'elle ne soit faite d'eau et de vent, d'étoiles et de lune. La seule femme en face, c'est elle dans un miroir.

Rosalie a sept ans et le monde est tout petit.

L'appartement de la rue des moulins, au troisième étage du numéro 22, cinq pièces : la cuisine, le salon, la chambre de Maurice et la chambre de Rosalie dont la fenêtre ouvre sur les feuilles du marronnier. Au bout de la rue des moulins, la place des acacias avec l'école que fréquente Rosalie. Sur la droite de l'école, il suffit d'emprunter la rue de l'Europe sur cent mètres, de tourner à droite, rue bleue et on tombe sur un large bâtiment carré : l'imprimerie Bleue où travaille Maurice. C'est tout. Le monde de Rosalie ne va pas plus loin.

Il faudra attendre quelques mois avant
l'agrandissement du monde.

Et en attendant...

Fallait-il que Dieu invente cette petite reine ? Fallait-il qu'il soit à ce point sensible, attendri, moelleux, pour placer entre les deux minuscules mains de Rosalie tout l'or des yeux de Maurice ? C'est un duo étonnant, impressionnant, merveilleux. Toutes les dames de la ville vont bientôt envier cette petite fille qui ressemble tellement à une femme. Toutes voudraient sa place, toutes souhaitent être couvées par les yeux d'or de Maurice. N'oublions pas de dire qu'il a vingt huit ans, qu'il est beau, charmeur, rieur, imprimeur. Il faut voir ses doigts forts et sombres devenir plus fins que ceux d'une dentellière pour coudre les robes ondoyantes de Rosalie.

Rosalie Reims est la femme la mieux habillée de la ville. La beauté de la reine, de ses robes, de ses coiffures habilement architecturées, fait pâlir d'envie toutes les femmes.

Il faut voir Maurice : nutritionniste le matin pour lui préparer un petit déjeuner aux couleurs acidulées, imprimeur dans la journée, papa gâteau à la sortie de l'école, maître auxiliaire d'une drôlerie irrésistible au moment des devoirs, chef cuisinier au dîner, conteur d'histoires magiques au coucher. Et dans la nuit

sans relâche, tandis que les rêves tournent dans la tête de Rosalie, il coût les petites robes, tricote les gilets, parfait le boutonnage d'un manteau de ciel bleu, tout en inventant de fabuleuses suites aux histoires qu'il racontera le lendemain.

Les jours chômés, il l'emmène dans la forêt, au bord de l'étang, au cinéma parfois, lorsque le treizième mois est tombé. Tout l'or du monde, c'est Rosalie. Elle mérite ce temps, ce travail, toutes ces minutieuses attentions. Il s'était dit, il y a huit ans déjà qu'il serait le meilleur de lui-même pour elle. Il l'est devenu. Il n'en conçoit aucune fierté, seulement de la joie et un bonheur à perte de vue.

Puis vient cette phrase à l'aube des neuf ans de Rosalie. Quelqu'un lui demande son nom. Elle répond « Rosalie Reims ».

Vient alors cette phrase : « Comme la ville ? ».

Rosalie ignore qu'il existe une autre ville au-delà de sa ville natale. Elle épèle le nom. « Mais oui ! Comme la ville ! ».

Reims, comme la ville.

Au même moment, à cet instant précis où Rosalie réalise que le monde peut se prolonger au-delà de la rue Bleue, qu'elle sait l'avoir toujours soupçonné, à cet instant précis où

l'enfance s'effiloche en rêves impalpables, en souvenirs improbables, il faut qu'à cet instant précis l'or de Maurice coule au fond des yeux d'Estelle jusqu'à sceller leurs cœurs réunis.

Estelle : quarante six kilos, un mètre soixante et un, vingt sept ans, les yeux clairs comme un ciel neuf qui n'a jamais plu, les cheveux blonds comme du miel de prairie, la peau douce et chaude comme le ventre d'un chaton.

Estelle est un nuage de femme, un ange, une danseuse. Estelle est une belle et douce histoire dans la vie d'un homme, Estelle dans le miroir est un contraire de Maurice, un complément, u contraste, un creux où se love le plein, un plein qui éponge le vide, une longue e fine pluie sur un sol aride.

22 janvier 1983 – 15h15 – Rosalie fait la part des choses.

Maurice se demande s'il est préférable de parler des circonstances, parler de l'amour, reparler d'Isabelle, parler de la vie... ou bien s'il est plus sage de laisser les choses s'installer en douceur. Maurice n'aime pas ce qui est soudain, c'est un homme d'habitudes. Il décide de lui parler, s'installe alors le silence.

« Parler de la vie », pense Maurice en songeant « par les deux lavis », ses deux esquisses de femmes. Il est effrayé à l'idée que l'encre trop fraîche de l'une coule sur le dessin de l'autre au point de le noyer, le diluer.

Rosalie n'ose pas interrompre le silence de Maurice. Durant le dîner, elle mange doucement, prend soin de ne pas heurter sa cuillère en inox contre l'assiette de soupe. Elle observe Maurice à la dérobée, se demande si elle n'a pas fait une bêtise, si l'institutrice n'aurait pas révélé à Maurice une terrible révélation la concernant. Elle cherche. Elle a beau chercher, elle ne trouve pas : sa vie est irréprochable. Commence alors à se demander si son existence est à ce point insignifiante que son père n'éprouverait plus le besoin de lui adresser la parole. Elle le sait à présent avec certitude : elle n'est plus à la hauteur.